

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre de WERRA

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1950, tome 48, p. 244-248

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

Un dimanche de novembre, à 21 h. 15, une foule compacte et enthousiaste se pressait en gare de Sion. Elle ovationnait une dernière fois le plus célèbre clown du siècle, Serge de La Ruse, qui quittait la capitale en direction de St-Maurice. Ce pitre, de renommée mondiale, allait y donner, en fin de programme, son tout dernier numéro. Il arriva ici autour des dix heures et fut assez surpris de ne trouver personne pour l'attendre. Prenant philosophiquement son parti, il se rendit au dortoir des Grands où devait avoir lieu la séance de gala. Nouvelle surprise : le dortoir était fermé. M. de La Ruse, toujours philosophe, s'assit une demi-heure sur sa valise. (Il s'attendait probablement à ce qu'on lui ouvre la porte ; tout de même, quel naïf !) Le sommeil se faisant sentir, il commence à frapper, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, puis il crie, il tempête, il se rue, il essaye toutes les portes, il supplie : rien à faire. Ces gens sans doute ignoraient par quelle haute personnalité leur sommeil avait l'immense honneur et l'extrême plaisir d'être troublé. Mais si vous croyez que notre héros s'en est allé dormir debout ou coucher dehors, vous le connaissez bien mal ! Il résolut au contraire de donner malgré tout son dernier numéro. Prenant son courage à deux mains, sa valise de l'autre, à la lueur de trois allumettes, il traversa deux galletas et toutes les voûtes sur des poutres rustiques, avec un flegme extraordinaire, une adresse incomparable, une mimique... et un humour... ah ! Messieurs un humour... Hélas ! il n'y avait pas de spectateur et cette hilarante gymnastique fit tout au plus sourire quelques vieux rats à l'esprit borné. Il trouva enfin ce qu'il cherchait : une porte de secours (on ne sait jamais, un incendie est vite là). Une porte de secours dis-je qui, comme toutes les portes de secours, était large comme un mouchoir de poche, dûment verrouillée, clouée et cadennassée. Quelques inscriptions attestaient le désappointement des prédécesseurs de notre célébrité. La porte fit demi-tour, arrivant à grand-peine à garder la verticale abaissée depuis son centre de gravité sur sa base de sustentation. Il paraît que ce même centre de gravité s'accrocha à un clou et qu'il se confondit avec son point de suspension. L'artiste se trouva ainsi en équilibre indifférent. Si cela était arrivé quelques siècles plus tôt, le cas eût été grave. Newton heureusement a découvert la loi de la pesanteur (m. g.). C'est ce principe qui délivra l'acrobate de ses transes. N'y tenant plus, n'en pouvant plus, celui-ci s'écria : « Comment me faire ça à moi, Moi Serge de La Ruse ! » A l'ouïe de ce nom magique et terrible, les murs tremblèrent, les araignées s'éveillèrent, les rats s'agenouillèrent, toutes les portes s'ouvrirent en même temps, cent personnes confuses et empressées se précipitèrent. Parmi les personnalités présentes on reconnaissait, à leur pyjama rose, les deux sympathiques frères Chillier.

On vient d'assister dans ce même dortoir à un événement de la plus haute importance économique. Il y a 300 ans, on avait poussé la générosité jusqu'à fabriquer à l'aide de planches détériorées de magnifiques armoires. L'économiste d'alors les bénit, disant :

*« Vivez, faites effort
Résistez toutes au temps
Vous braverez la mort
Et vous vaincrez les ans. »*

Les armoires avaient si bien compris la formule qu'il y a une semaine, elles étaient encore debout dans le même musée-dortoir, vénérables et antiques monuments célébrés par les poètes, décrits dans tous les journaux. Chaque fois qu'un train passait, il fallait vite sauter à bas de son lit pour les retenir. Si on ne voulait pas les recevoir sur sa tête, il ne fallait ni crier, ni bouger, ni éternuer dans leur champ d'action. Il ne fallait pas non plus songer à y mettre ses habits. Mais si leur aspect minable et piteux affligeait quelques esprits chagrins, nous devons reconnaître leurs grandes qualités. Le soir, quand le vent soufflait (ce qui arrive parfois ici) et s'engouffrait dans nos lucarnes, fermées pourtant, les vieilles jointures de ces meubles séculaires se mettaient à grincer, leurs vieux bois craquaient, quelques-unes tombaient. Un frémissement sublime parcourait alors les dortoirs. La plainte des dortoirs transportait dans le monde de la « catharsis », certaines âmes symphoniques (celles de Gressot et de Bonin par exemple). De plus, chaque propriétaire ayant l'habitude d'inscrire son nom dans son porteveste, dix-huit générations se succédaient sur leurs planches vermoulues. Ceci facilitait merveilleusement toute recherche généalogique.

Hélas ! on a renoué, après 300 ans, la tradition des beaux gestes : de nouvelles armoires sont arrivées, les autres sont parties. C'est logique. On amène un petit char on t'y colloque ces vieux restes et rantanplan ! départ ! J'étais ému, à juste titre, en voyant disparaître ces vivants souvenirs d'une lignée d'ancêtres. Qu'allait-on donc en faire ? Les journaux me rassurèrent sur ce point. Je lus le lendemain l'annonce suivante : « A vendre : armoires branlantes ayant déjà servi, état presque neuf. S'adresser à St-Maurice. Tél. 2.22.22. »

Il semble que les choses ont une longévité et un succès particulier ici. Un exemple ? Les films les plus en vogue restent tout au plus six mois à Paris. Eh bien ! à St-Maurice on donne depuis 24 ans *Belphégor*, au ciné Lux-Etude des Petits.

Et, les petits ne sont pas encore contents ! Oh même vu, (ô ironie des noms et du sort), les deux frères Delacuisine se soustraient aux merveilles de la cuisine. Avouez que c'est un comble, surtout depuis que cette dernière est excellente.

Pour trouver une explication à ces étonnantes réformes, je suis descendu dans les profondeurs interdites. Veni, vidi, vici

(vici est de trop, mais il fait si bien) : un long chapeau blanc flottait parmi les cornettes, celles des Sœurs évidemment. Quant aux Sœurs gentilles, leur cuisine est excellente, elles le savent, leur dévouement illimité et caché. Ne pouvant les remercier de vive voix (nous ne nous connaissons pas officiellement) je tiens à le faire ici. Non, si j'ai laissé mon stylographe cracher quelques malices de gros sel, que je vous ai servies toutes crues (sans allusion culinaire), c'est uniquement pour que la rédaction des Echos, qui m'a aimablement offert un paquet de « Parisiennes », 90 ct, en ait pour son argent. Ceci explique également pourquoi ces plaisanteries ne valent pas très cher.

Puisque je suis en train de faire du replâtrage : décharge-toi, ô ma conscience, d'un seul coup ! Je dois des excuses aux fameuses raquettes qui défendent les couleurs du Lycée. Je les leur présente. En effet, contre mes prévisions pessimistes, nos représentants ont risqué de gagner à la belle ces microbes de Grands.

Il y a malheureusement encore d'autres espèces de microbes. Il y a quelque temps, une forme humaine enveloppée de trois camisoles, quatre chemises, cinq pullover et de trois manteaux, passait péniblement la porte du collège. Cette forme était couverte d'un bérêt basque, et d'un haut-de-forme. Elle était chargée d'une valise de vitamines, d'un carton à souliers plein de gabas (publicité gratuite) et d'une malle de livres. C'était Vuille qui s'en allait à l'infirmerie ouvrir la saison mondaine. Il comptait faire comme le Rhône, suivre son cours dans son lit.

Il y eut également réunion mondaine le soir de la Sainte-Cécile. Devant l'affluence des jeunes artistes, on fit ce qu'il y avait à faire, on pria les plus intéressants de se taire. Les productions qui eurent lieu ravirent leurs auteurs. Quant au public, il admira surtout les « witz » de M. le Chanoine qu'on-n'a-plus-besoin-de-nommer, la sonorité du sport-toto (accordéon), la senteur des châtaignes. La nouvelle fanfare fit bonne impression, elle aura bientôt rattrapé l'ancienne.

Les jours, les nuits et les saintes se succèdent. Ste Catherine arriva à son tour. S. André fut chanté et vanté par des instruments à cordes et à vent, en l'honneur du Révérend Chanoine Rappaz. D'autres révérends furent également mis en évidence, on multiplia autour d'eux les notes et les vœux : ce sont principalement MM. les Chanoines René Gogniat, René Bérard et Xavier Maillat.

Si mes lecteurs s'étonnent de toutes ces considérations mathématiques, qu'ils me permettent de leur décrire un cours du savant professeur qui nous ingurgite cette branche, ni à coups de bâtons, ni à bâtons rompus, ils comprendront. A l'instant précis où Favag, la montre électrique, fait entendre son gracieux hululement, notre professeur fait irruption dans la salle, bondit sur une craie, ouvre le tableau de formules, de chiffres,

de triangles, de cercles et d'une foule d'autres choses absolument étranges et inconnues pour les humbles mortels que nous sommes. Quand le tableau est plein, il efface et recommence, efface de nouveau, recommence encore. De plus en plus vite, dans un mouvement uniformément accéléré, il nous entraîne à sa suite dans des mondes où lui seul s'évade. A l'instant précis où la douce Favag chante la fin du cours, il annonce en quittant la salle : « Voilà, Messieurs, ce n'était pas plus difficile que ça. » L'auditoire reste pantois, stupide, ahuri, ébloui. Seules, brillent deux toutes petites lumières : Cosinus Quiby et Simon-tangente. Ces deux génies sont assaillis, interviewés, admirés et enviés. Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois.

A propos de Favag, ne pourrait-on pas varier un peu les plaisirs, lui donner par exemple, comme aux sirènes, un son grave et triste pour les débuts d'alerte et un son aigu et joyeux pour les fins de classe ? Une expérience de ce genre s'est montrée concluante. M. Bérard, toujours plein d'attention, a réveillé, le jour de la St-Nicolas, ses ouailles à 5 heures du matin (l'attention ne git pas là) au moyen d'un pick-up.

La musique a de curieux effets psychologiques sur les animaux. Un gros rat qui somnolait paisiblement dans une caisse crut qu'on donnait un concert en son honneur, secoua sa « cosse » et sortit de son trou pour exprimer lui-même sa gratitude à la gent lourde-trotte. Cette cruelle méprise lui coûta la vie. Son cadavre fut gracieusement jeté à la porte par un aimable naturaliste pris de pitié et fut exposé devant la rédaction des « Echos » eux-mêmes. Honneur suprême qu'il est le premier de sa race à avoir obtenu. Les pompes funèbres Tourne-l'œil et compagnie S. A. se sont chargées de l'ensevelissement. On espère que sa veuve le suivra sous peu au paradis des animaux.

On espère également que cette mort subite ne dérangera en rien les statistiques du recensement fédéral auquel nous nous sommes prêtés de bonne grâce. Notre mère la confédération nous posa par écrit toutes sortes de questions des plus discrètes, aussi spirituelles et abracadabrantes les unes que les autres. (Par exemple, celle-ci : êtes-vous la tante du chef de ménage ?) Chacun se fit pourtant un honneur de se montrer citoyen consciencieux et remplit son formulaire avec une parfaite sincérité. En voici quelques preuves :

Le Formulaire : Religion ? *Lugon* : Végétarien-stoïcien.

Le Formulaire ; Domicile précédent ? *Adolphe, Fournier et Gabriel* : En campagne.

Le Formulaire : Où avez-vous dormi la nuit du 30 au 1er ? (question à dormir debout) *Le Chne Rappaz*. ' Vous croyez par hasard que j'ai le temps de dormir ? Tout de même ! *Un interne* : Pour la bonne renommée de la maison qui m'abrite, je

refuse de décrire aux fonctionnaires le berceau de mes songes.
Un autre interne : Au Musée !

Le Formulaire : Langue maternelle ? *Un guignol* : Bien pendue.

Le Formulaire : Condition sociale ? *Monnay* : Plus de monnaie.

Mais le citoyen le plus convaincu fut certainement M. le Chanoine Terraz. Ayant reçu son petit papier rose, il dépêcha à Berne le télégramme suivant : « Envoyez formulaire plus grand, pas assez de place pour énumérer différents titres et fonctions. »

Et maintenant, mes lecteurs fins d'esprit reconnaîtront sans peine à leur aspect médiocre et à leur incohérence les merveilleux passages qui, dans cette chronique, ont subi les heureuses transformations et les embellissements d'Anastasia, la charmante.

Bonnes vacances !

Pierre de WERRA, phil.